

## Les biographies de Soljénitsyne

« Il est incroyable que la perspective d'avoir un biographe n'ait fait renoncer personne à avoir une vie », écrit Cioran. Que dire alors de celui qui a eu, de son vivant, rien moins que six biographes ? De 1972, date à laquelle est publiée la première biographie de David Burg et George Feifer, à 2008, année de celle, officielle, de Lioudmila Saraskina, six biographies écrites en anglais et en russe jalonnent les trente-cinq dernières années de la vie de Soljénitsyne. Entre les deux, Michael Scammell (en 1984), D.M. Thomas (1994), Joseph Pearce (1998) et Alexandre Ostrovski (2003) ont écrit les leurs. Une telle profusion fait fi de l'affirmation de Proust selon laquelle la connaissance de la vie d'un écrivain n'apporte rien à la compréhension de son œuvre, qui n'entretient qu'un rapport distendu avec le « moi » de l'auteur. Non seulement Proust a eu ses biographes – qui ont contribué à éclairer l'œuvre – mais le cas de Soljénitsyne, dont la vie et l'œuvre sont totalement imbriqués, appelait sans doute cette grande curiosité.

Le talent de l'écrivain, l'importance historique de la publication d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*, son combat héroïque contre le pouvoir soviétique, le secret dans lequel il se tient, tout attise la curiosité des autres. Qui est-il ? D'où vient-il ? Que veut-il ? Cette curiosité anime les premiers biographes Burg et Feifer. Ils ont un matériau formidable à leur disposition : les œuvres de fiction déjà publiées et ouvertement autobiographiques. Des témoins existent, nombreux. A défaut de pouvoir s'adresser directement à lui, ils contactent des proches, dont Natalia Réchétovskaïa, à l'époque (au début des années soixante-dix) encore officiellement sa femme même s'ils ne vivaient plus maritalement depuis quelques années. Ils recueillent nombre de rumeurs que le secret dont s'entoure l'écrivain engendre dans les milieux dissidents. Soljénitsyne réagit mal à ce projet de biographie : « Un biographe, mais c'est un peu un mouchard bienveillant. Il a peut-être dégotté pour les publier des détails que j'ai moi-même cachés, camouflés, tenus hors d'atteinte du KGB ? »<sup>1</sup> Les biographes sont conscients que leur travail peut être utilisé par le KGB : ils utilisent des pseudonymes, avertissent qu'ils n'ont pas écrit tout ce qu'ils savent – et leurs connaissances sont d'ailleurs fort lacunaires. Ils ont cependant contribué à propager des rumeurs qu'un Jaurès Medvedev, alors proche de Soljénitsyne, s'est chargé de réfuter dans un article du *New York Times*.

Soljénitsyne vit dans une semi-clandestinité destinée à protéger ses œuvres majeures : *L'archipel du goulag*, inédit et qui doit le rester jusqu'à ce qu'il ait écrit *La roue rouge*, alors son grand chantier littéraire ; elle est également destinée à protéger la centaine de personnes qui l'aident dans son combat, les « Invisibles ». Il y tient d'autant plus que le KGB fouine dans son passé : la biographie de Soljénitsyne est un enjeu qu'il a été le premier à comprendre. La structure de l'œuvre explique le choix et, il faut bien le dire, la pertinence d'une telle stratégie. La préoccupation majeure de Soljénitsyne est la Russie du XX<sup>e</sup> siècle, la Russie où a eu lieu une Catastrophe – celle de la Révolution bolchévique. L'écriture de cette histoire interdite se fait par la littérature, c'est-à-dire par la mise en forme et en sens des témoignages de nombreuses personnes traversées par le drame de l'histoire : la Révolution, la guerre civile, la collectivisation, la terreur, les camps... comme lui-même l'a été – chaque période de sa vie se retrouvant dans son œuvre. Au mensonge de l'idéologie, Soljénitsyne oppose le récit de toutes ces vies (cf. les 227 co-auteurs de *L'archipel*). Il est donc logique que ce « mensonge déconcertant », pour reprendre l'expression d'Ante Ciliga, contre-attaque en réécrivant la vie de l'écrivain. A peine plus d'un an après la publication autorisée d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*, des calomnies sont lancées sur la raison de son arrestation : Vous croyez ce qu'il écrit parce que

---

<sup>1</sup> Alexandre Soljénitsyne, *Les Invisibles*, Fayard, Paris, 1992, p. 240

vous le pensez être une victime innocente des camps staliniens, or il a été arrêté pour collaboration avec les Allemands – cet homme est un traître. Il s'agit de décrédibiliser l'œuvre en décrédibilisant l'écrivain. Après la publication de *L'archipel du goulag*(1973), le KGB utilise l'aveu de Soljénitsyne qu'il a été enrôlé comme mouchard au camp, pour forger une fausse dénonciation. Il se renseigne auprès d'une vieille tante, de l'ex-femme, d'anciens amis, exploite les rancœurs possibles contre l'écrivain, oriente ou « corrige » leurs souvenirs (ainsi ce qui était le premier volume des souvenirs de Natalia Réchétovskaïa, *Ma vie avec Soljénitsyne*, publié en 1975 pour contrer *L'archipel du goulag*).

Ce travail de sape du KGB oblige l'écrivain à sortir du secret relatif où il vit pour répondre aux calomnies. Il le conduit à dévoiler très prudemment son passé pour que l'exemple de l'aveu et du repentir qu'il donne ne soit pas exploité et distordu par l'ennemi ni mal compris par un biographe, c'est-à-dire par ses contemporains et la postérité. Il devait ainsi écrire à Michael Scammell : « Par instants, je fermais les yeux et m'imaginai gisant au fond de mon cercueil, entendant ce que là-haut, sur terre, on avait écrit à mon sujet et à quoi je ne pouvais plus rien opposer ni apporter aucun correctif – et savez-vous, j'étais pris de terreur, comme si à la surface d'une eau agitée, j'avais vu se refléter un visage mais qui n'avait pas l'air d'être le mien. »<sup>2</sup> Scammell, admirateur du dissident, le convainc de se prêter à des entretiens pour écrire une nouvelle biographie. Son œuvre et lui-même sont dorénavant en sécurité aux Etats-Unis, Scammell n'est pas un inconnu : même s'il n'est pas encore libre de tout dire – des Invisibles vivent toujours en URSS – il peut rétablir un certain nombre de vérités.

Leur collaboration sera pourtant très partielle car elle porte l'ambiguïté de toute relation entre un biographe et son sujet vivant. Scammell bénéficie d'informations de première main : récit de la jeunesse, documents, explications sur les sources de l'œuvre. Mais garder de la distance est d'autant plus ardu que Soljénitsyne a lui-même beaucoup interprété sa vie, notamment dans ses « mémoires » littéraires que sont *Le chêne et le veau*, œuvre dans laquelle Scammell ne peut s'empêcher, malgré sa méfiance, de puiser largement. Sa démarche est alors de retrouver ce qui serait la vie « authentique » de l'écrivain. Est-il bien fidèle à la réalité ? Ne se crée-t-il pas un mythe ? Son principe de lecture du *Chêne et le veau* est le soupçon. Il recherche des contradictions, s'appuie sur les témoignages des autres qu'il multiplie pour les opposer à Soljénitsyne, quitte à leur accorder trop de crédit. Sa volonté de rectification n'est pas seulement scientifique, elle est morale – le biographe se fait juge.

Bien que faussée par certains jugements et une trop grande méfiance envers son sujet, cette biographie a longtemps été la biographie de référence car riche en informations et faisant une bonne place à l'analyse littéraire. Le travail de défrichage a été accompli. Bien sûr, comme la vie de l'écrivain se poursuit, les biographies suivantes apportent un peu plus de détails, soit parce qu'elles peuvent aborder une nouvelle période de la vie de Soljénitsyne, la plus récente, soit parce qu'elles bénéficient de l'ouverture d'archives soviétiques et de nouvelles publications de l'intéressé (notamment *Les Invisibles* et *Novembre 16*).

Soljénitsyne, s'étant senti trahi par Scammell et incompris, ne voudra plus pendant un temps avoir à faire avec un biographe. Mais pour l'écrivain D. M. Thomas, auteur de *Soljénitsyne, un siècle dans sa vie*, publié en 1994, comme pour son prédécesseur, il existe une ressource : Natalia Réchétovskaïa. La première femme de Soljénitsyne a déjà entretenu une grande correspondance avec Scammell. Inconsolable de la faillite de leur mariage, elle écrit ses souvenirs et ceux de son mari, publiera en tout six livres sur la question, ce qui fait d'elle un autre biographe de l'écrivain. Le sentimentalisme, la justification de ses actes et un certain ressentiment guident son écriture ; son aide est cependant précieuse pour ses années de vie commune avec Soljénitsyne et elle possède des matériaux en abondance. Les biographes qui les utilisent (Scammell, Thomas et Ostrovski) tendent à prendre son parti. Pour Thomas, dont le travail s'appuie largement sur la biographie de Scammell tout en y apportant du style et une interprétation psychanalytique, le héros Soljénitsyne a clairement amoindri l'homme.

---

<sup>2</sup> Alexandre Soljénitsyne, *Le grain tombé entre les meules*, tome 2, Fayard, Paris, p. 362

Au-delà du jugement, c'est la haine vouée à son sujet qui entraîne Alexandre Ostrovski, si bien que son ouvrage informé comme un rapport de police, il a tout lu et suit Soljénitsyne à la trace, est la biographie d'un fantôme. Il reprend tout ce qui a pu être inventé contre lui, offrant un remarquable exemple d'intelligence fourvoyée par la passion. Soljénitsyne disparaît derrière les constructions fantasmatiques de l'auteur qui en fait un pantin que le KGB a transformé en grand écrivain pour réaliser secrètement son unique désir : détruire l'URSS.

Joseph Pearce, à l'inverse, sans juger Réchétovskaïa, penche clairement pour l'écrivain et sa famille. Spécialiste de Chesterton et Tolkien, Pearce signe avec *Soljénitsyne, une âme en exil* une biographie qui met l'accent sur son évolution spirituelle plutôt que sur un récit exhaustif. Ecrite en collaboration avec Soljénitsyne, avec des extraits d'entretiens directement publiés, elle évacue les polémiques, laisse l'écrivain commenter l'histoire et en tirer une morale. Pearce se met en retrait. Cet ouvrage est peut-être le plus conforme à l'idée que l'écrivain peut se faire d'une bonne biographie, une vision synthétique, spirituelle et empathique de sa vie.

Peu de temps avant la mort de Soljénitsyne à l'été 2008 paraît la biographie de Lioudmila Saraskina, spécialiste de Dostoïevski et proche de Natalia Soljénitsyne. Considérée comme définitive, elle constitue une réponse à celle de Michael Scammell auquel Saraskina s'oppose explicitement. Le biographe n'a pas à être le juge de l'écrivain : devant un tel génie, il ne peut se tenir que dans un grand respect. La force de son ouvrage est d'avoir eu accès aux archives personnelles de la famille, correspondance, journal intime de Natalia Soljénitsyne ; il est une référence pour les faits et les dates. S'attachant à resituer Soljénitsyne dans l'histoire littéraire russe, elle fait néanmoins et de manière surprenante l'impasse sur l'analyse des œuvres. La piété envers son sujet et sa proximité affective avec la famille lui interdisent, sans parler de jugement, un minimum de distance critique qui ferait entendre sa voix.

Les grandes difficultés auxquelles se sont heurtés les biographes – un écrivain vivant dans une semi-clandestinité, une œuvre marquée de manière originale par l'autobiographie, la bonne distance à maintenir avec une personnalité d'envergure exceptionnelle – n'ont pas trouvé de réponse entièrement satisfaisante. Aucune biographie ne s'interroge sur la passion mémorielle de Soljénitsyne ni sur le statut de l'autobiographie dans son œuvre. Aucune ne le montre à l'œuvre, fouillant dans l'histoire du peuple et dans les vies personnelles le sens de la Catastrophe vécue. La recherche du sens de la catastrophe collective qui a touché son peuple accompagne celle de son malheur personnel. Le lien entre les deux – un châtement divin pour s'être éloigné de la voie du Bien. Chacun est invité à suivre la voie du repentir et de la modération : sa réflexion sur son parcours est une construction à caractère exemplaire.